



Jérémy LIRON



Paysage n°46

HOTEL DE LA MER

GALERIE ISABELLE GOUNOD
4, rue Fessart – 92100 Boulogne
Tél. : 01 46 05 14 10 / 06 60 77 18 31
E-mail : contact@galerie-gounod.fr
www.galerie-gounod.com

Exposition du 14 mars au 3 mai 2008
Vernissage le vendredi 14 mars de 18h à 21h

du mardi au samedi de 12h à 19h
et sur rendez-vous

Je crois avoir un but bien défini. – Si je l’atteignais jamais, il s’expliquerait de lui-même ; si je ne dois pas l’atteindre, à quoi bon te l’exposer ici ? – Admets seulement que j’aime passionnément le bleu, et qu’il y a deux choses que je brûle de revoir : le ciel sans nuages, au-dessus du désert sans ombres.

« Un été dans le Sahara », Eugène Fromentin.

Je peindrais des tableaux tout blancs, tu verras.

Roger Van Rogger.



Jérémy LIRON

HOTEL DE LA MER

Communiqué de presse

Exposition du 14 mars au 3 mai 2008

La seconde exposition personnelle de Jérémy Liron à la galerie, nous invite à découvrir ses paysages, aperçus instantanés d'une étrange urbanité, témoignages d'un univers mélancolique, entre projection mentale et réflexion sur le visible. Avec cette nouvelle série *Hôtel de la Mer* - peintures, photographies, sculptures et vidéo, Jérémy Liron aborde les paysages balnéaires, en écho à ceux de son enfance.

Dans les toiles de Jérémy Liron, nous découvrons des immeubles, des villas aux architectures anguleuses, rectilignes, mais aussi leurs fondations, les murets, les terrasses qui découpent le ciel et les stores semblables à des « petits pans de murs bleus » sur des façades blanches, écrasées par le soleil ; il peint l'intrusion des éléments architecturaux qui font irruption dans des paysages où la végétation est placée au premier plan de chacune ses toiles. Jérémy Liron renoue avec la tradition picturale classique de Vermeer, Rembrandt, Balthus, Morandi et de Hopper, mais la nouveauté de son travail réside dans le choix des motifs, des compositions, des angles de vue et des cadrages de ces architectures modernistes. Tel un photographe, il retrace inlassablement le parcours d'étendues déshumanisées sans caractéristiques esthétiques dominantes. Liron entretient ainsi un rapport distancié avec ces espaces épurés, aux géométries sous-jacentes. Une distance qu'il matérialise par l'utilisation systématique de plexiglas ou de verre, une vitre entre le paysage et le spectateur. Jérémy Liron questionne ainsi notre rapport au monde, un monde qu'il nous invite re-découvrir, dans sa banalité et son authenticité.

« Ces formes blanches dont les volumes émergent à travers quelques pins ne sont qu'un peu d'utopie, de désir, la revendication d'un rêve. Comme au cinéma la durée d'un plan. C'est la manière d'une mythologie, sa façon d'être présente non pas comme discours mais comme silence, comme matière. A chaque fois pour moi ainsi renouvelée l'expression d'une *possibilité*, c'est-à-dire le réel advenu qui glisse en image vers le passé. Ne passe-t-on pas la majeure partie de son temps à inventer par petites parcelles les souvenirs exacts de ce qui ne cesse de continuellement nous échapper ».

Jérémy Liron, 2007.

Jérémy Liron est né à Marseille en 1980, il vit et travaille à Lyon.

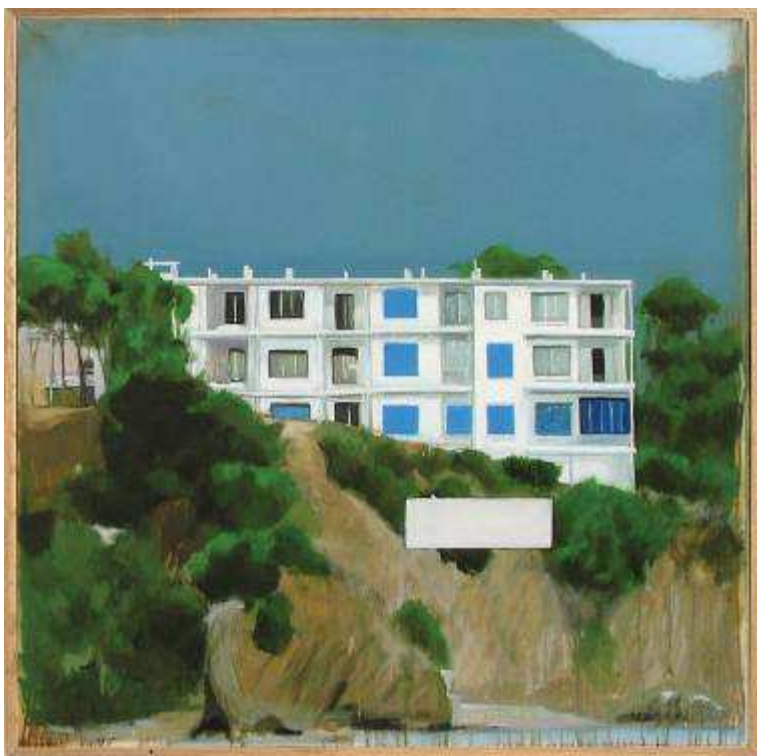
Diplômé DNSEP de Ensba Paris, 2005. DNAP, Toulon, 2003. Diplômé de l'Agrégation et du CAPES Arts Plastiques – Paris, 2007.

Il a exposé en 2007 au Magasin à Grenoble « Exposition de Noël », à Montluçon (résidence Shakers), Docks Art Fair- Lyon – Galerie Isabelle Gounod, au Centre d'art Aponia à Villiers-sur-Marne, en 2006 au Passage de Retz à Paris dans le cadre de « Première Vue - 5ème édition », exposition coll., Commissaire M. Nuridsany, à l'Ensba à Paris, au Salon de Montrouge 2006 – 2007...

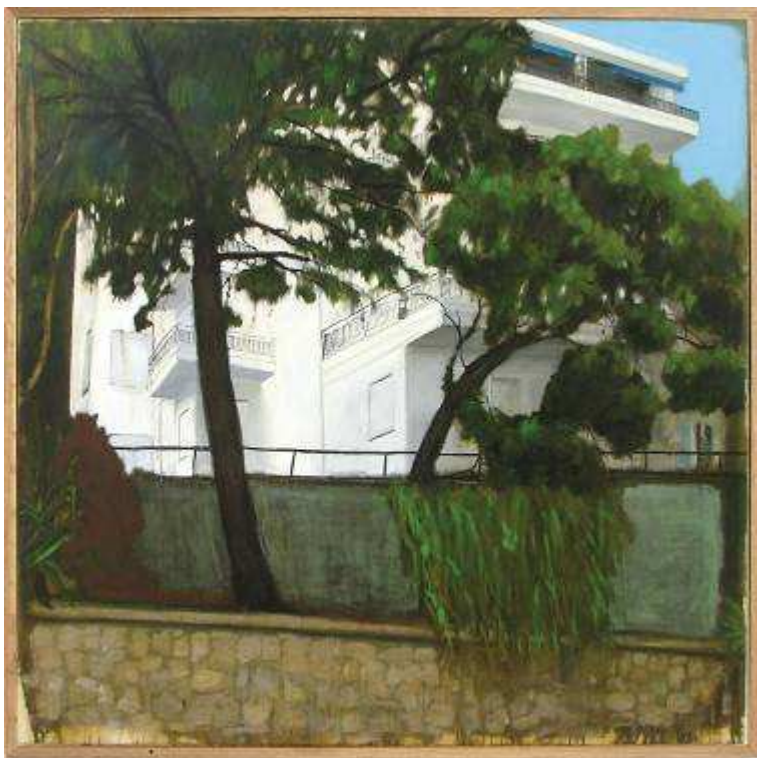
Publication : « Minuscules », Flip-book, Editions FLBLB, Poitiers, 2007 (Lauréat du concours organisé par la Galerie LENDROIT à Rennes).

Il collabore à la Revue "Semaines" depuis 2006.

Images de presse libres de droits
disponibles sur demande sur CD rom ou via Email



Paysage n°51
Huile sur toile, 122 cm x 122 cm, cadre chêne et verre organique, 2007



Paysage n°54
Huile sur toile, 122 cm x 122 cm, cadre chêne et verre organique, 2007



Paysage n°45
Huile sur toile, 122 cm x 122 cm, cadre chêne et verre organique, 2007



Paysage n°56
Huile sur toile, 122 cm x 122 cm, cadre chêne et verre organique, 2007

La négation du monde, Philippe DAGEN

Préface du catalogue d'exposition « La majeure partie de son temps à inventer par petites parcelles les souvenirs exacts de ce qui ne cesse de continuellement nous échapper ».
L'Orangerie de la Louvière/ Shakers, Montluçon, 2008.

Entre autres définitions possibles de l'homme occidental actuel, celle-ci : c'est l'être qui voit le monde sur un écran et à travers une vitre. Les preuves sont inutiles, l'expérience commune suffit à établir sa pertinence. Il y a quelques années, sur les grilles du jardin du Luxembourg, un photographe qui a fondé sa réputation sur les clichés pris d'avion ou d'hélicoptère faisait l'apologie des splendeurs de la planète à deux ou trois cents mètres d'altitude. A cette hauteur, évidemment, les misères humaines ne se voient plus et un campement de tentes pour réfugiés peut devenir une figure géométrique aussi séduisante que des rochers dans le désert ou des marais salants. Cet esthétisme commode, à vocation publicitaire, est moralement détestable, mais il est aussi admirablement exemplaire de ce regard à distance, de plus en plus à distance – distance de protection, distance de contemplation- que nous pratiquons sans y penser. Confort maximum.

Le monde, c'est quoi, vu d'ici ? Un spectacle continu. La nature ? Un fondu enchaîné par les baies d'un train ou d'une automobile. Quand le monde cesse d'être un spectacle, toutes sortes d'accidents deviennent possibles – des révolutions pour employer un mot ancien, passé de mode. Heureusement, il n'y a plus de révolutionnaires, mais des émeutiers dont la revendication principale est de passer au journal télévisé. Quand la nature casse les baies, ce ne peut être que par temps de tempête – une tempête qui est un spectacle partout, à l'exception du lieu où elle s'abat. Quant à la nature animale, il est entendu qu'elle n'est acceptable que domestiquée ou alors sous forme de zoos et de documentaires.

Cet état de la vie s'appelle séparation. Les sociétés occidentales modernes et prospères vivent sous le régime de la séparation. Les jeux virtuels et les images numériques ne sont que des manifestations extrêmes de cet état de fait.

(Ici, si mon propos n'était pas d'en venir à quelques tableaux d'un jeune artiste, je m'autoriserais une digression sur les imageries de la sauvagerie et de la catastrophe dans l'industrie cinématographique récente, histoire de montrer comment celle-ci satisfait tout à la fois la nostalgie de plus en plus épuisée d'un autre mode de vie – où le monde et la nature existaient encore réellement- et le désir terrifié de se prémunir contre tout ce qui mettrait en danger notre confort : grâce au Ciel, ce n'était qu'un film, cette glaciation, cette inondation, cette guerre... nous étions au spectacle, un spectacle qui nous montre combien ce serait terrible si nous cessions de jouir du contrôle de tout- du contrôle à distance évidemment.)

Le rapport avec les travaux de Jérémy Liron ? Son exigence que ses peintures soient présentées sous verre ou plexiglas. Elles n'en ont aucun besoin matériel, elles ne sont pas fragiles et, pour l'heure, elles ne sont pas non plus si coûteuses que cette précaution s'impose. N'empêche, les notices précisent toutes : « huile sur toile, 122 cm x 122 cm, cadre chêne et verre organique ». Lui-même, dans son atelier, ne manque pas de le redire : il faudrait ne jamais voir ses peintures sans cet appareil. La raison ? Il veut que l'on ne puisse voir sa peinture que comme l'on voit, désormais, le monde, à travers une vitre. Il veut que la séparation s'accomplisse physiquement et qu'aucune sensation fallacieuse de proximité ne soit possible.

Et, à vrai dire, que la plupart des sensations soient exclues : celles qui ont rapport à l'atmosphère et au mouvement comme celles qui suggèreraient des sons, de l'air, du vent ou même des odeurs. Ces jouissances, dont les paysagistes ont souvent fait leurs délices, ne sont pas tolérables ici. Quant aux jouissances picturales, elles sont contrariées :

Liron pourrait se plaire à évoquer des cieux nuancés, la lumière sur et entre les feuilles, l'immensité de l'espace. Il pourrait au moins s'autoriser quelque délicate virtuosité dans le traitement de la pierre, de l'écorce et de la terre. Mais non : il se soucie peu de finir sa toile, laisse parfois sa partie inférieure à l'abandon et admet que les couleurs ne respectent pas exactement les limites qu'un dessin descriptif leur aurait assignées. Si les motifs de ses toiles sont aisés à reconnaître et à nommer, la représentation est plus d'indication que d'imitation – d'indication qui peuvent s'en tenir au sommaire et au brutal.

Or il se trouve, sans que cela puisse passer pour une coïncidence, que les motifs de ces paysages se caractérisent par une dureté égale – dureté qui est, à nouveau encore, question de séparation.

Liron, vite regardé, peut passer pour un peintre d'architectures contemporaines. D'architectures sans qualités particulières : à l'exception de la Cité radieuse, les bâtiments qui l'ont retenus jusqu'ici relèvent au mieux du tout venant du logement en série en béton, du siège social banalement néo-moderne en aluminium et verre fumé ou du préfabriqué posé sur sa dalle coulée en une journée. Dès lors, il se pourrait que sa préférence pour de tels édifices médiocres ne soit qu'une concession au sociologisme actuel, si tyrannique qu'il n'y a plus guère de jeune photographe qui ne se croit obligé de s'en aller du côté des grands ensembles, des « quartiers sensibles » et banlieues désolantes des métropoles – sociologisme et misérabilisme pour tirages couleurs.

Une deuxième explication se fonderait sur les conditions de vie de l'artiste : pour se rendre à son atelier, il lui faut traverser en voiture l'une de ces zones autour de Lyon où les supermarchés, les entrepôts, les usines, les barres, les espaces supposés verts, les terrains vagues et des lambeaux de terres agricoles encore cultivés se juxtaposent dans un désordre qu'aucun urbaniste n'a tenté de rendre acceptable – les urbanistes préfèrent intervenir dans les centres historiques, où leurs traces se voient mieux et suscitent des débats. Cet itinéraire pourrait l'avoir inspiré – si ce n'est qu'il travaille ainsi depuis plusieurs années et qu'il serait sans doute plus juste de supposer qu'il s'est décidé pour cet endroit parce qu'il s'accorde à ce qu'il peint – pas des architectures seulement, mais leur rapport avec les lieux.

A mieux y regarder en effet, Liron ne peint pas des immeubles, des tours ou des villas : il peint des constructions dans les champs, des villas entre des arbres et des rochers, une usine dans un pré. Il peint leur intrusion. Il peint l'irruption de leurs volumes anguleux et de leurs murs droits dans ce qui était, auparavant, il y a plus ou moins longtemps, un bois ou une vallée. Des barrières et des grillages découpent l'espace et quelques indices permettent d'imaginer encore à demi ce qui était là, autrefois, avant ces découpages, avant ces séparations. Des plans de béton blanchi ou de brique rouge tombent comme des lames. Des lignes sombres coupent à travers de la toile. Les terrasses écornent le ciel. Les fondations scient la terre. Il y a quelque chose d'inguérissable et d'impardonnable dans ces vues d'aujourd'hui, quelque chose qui fait confondre ces constructions avec des tombeaux et qui rappelle d'anciens souvenirs de peinture, ces paysages du XVII^e siècle bâtis de terrasses, d'escaliers et de pyramides incongrus parmi les rocs et les sources des montagnes. A cette différence près que ceux-ci opposaient le chaos de la nature à l'harmonieuse géométrie humaine alors que, désormais, la monstrueuse géométrie humaine insulte ce qui pourrait rester de désordre quelque part.



Paysage n° 35

Huile sur toile, 122 cm x 122 cm, cadre chêne et verre organique, 2007

On n'en sortira pas. Même en esprit, on n'en sortira pas. Parlant avec Liron, nous en sommes venus à évoquer cette manie que nous avons – et ne nous est pas propre- de comparer aussitôt un lieu, quel qu'il soit, aux représentations picturales que nous conservons dans notre mémoire comme un répertoire de modèles et de références. Des essais ont été écrits sur cette « artialisation » du paysage, sur ce processus de classement par comparaisons. Il n'y a rien, de nouveau à en dire aujourd'hui, si ce n'est que, décidément, nous ne sommes plus capable que de reconnaître des images que nous avons déjà vues – ou des images qui leur ressemblent de très près. Nous fonctionnons d'après des catalogues d'autant plus prestigieux que les contributeurs se nomment Lorrain et Vermeer, Cézanne et Hopper. Mais de quoi ce mode de perception par reconnaissance est-il l'indice ? Et où est-il de règle, si ce n'est dans le monde de l'intelligence artificiel et des banques de données ? A croire que nous en sommes arrivés à ce stade où nous percevons moins que nous n'identifions et où le monde, spectacle décidément, n'est plus accessible que comme une bibliothèque d'images, les unes venues de la peinture et d'autres, en nombre évidemment croissant, du cinéma et de la télévision.

Nous ne passons plus dans des « forêts de symboles », comme Baudelaire, mais le long de galeries de stéréotypes familiers et à la poétique du voyage s'est substituée l'économie du tourisme, qui n'est le plus souvent là encore que reconnaissances et vérifications du bien fondé des réputations et de la précision des guides. Dans ce monde fini, désespérément fini, il ne reste plus guère de probabilité de découvertes, rien que l'amère délectation du déjà vu et du déjà là.

Liron peint la négation du monde, qui est désormais notre monde.

Philippe Dagen, 2007.

Landscape(s) – Philippe BLANCHON

Les mots « landscape » et « paysage » sont des inventions de peintre. Ces deux mots n'existaient pas avant que des peintres nomment ainsi leurs tableaux représentant, généralement, un point de vue extérieur, hors des murs qui nous protègent. Etymologiquement paysage est facilement identifiable, conséquence de « pays », avec ce suffixe le plus simplement choisi ici. Quant à « landscape », il dérive de « land », la terre dans le sens de celle que l'on arpente, que l'on retrouve après un voyage en mer. Depuis que ces termes furent inventés, leurs sens se sont multipliés, venant confirmer une fois encore la validité de l'aphorisme de Wilde : « l'art précède la vie ». C'est tout naturellement que l'on parle de paysages, que l'on contemple, admire, dans lequel on vit, etc... « Landscapes(s), le choix ici ne semble nullement anodin car la poétique de Jérémy Liron a plus à voir avec cette terre, si large de sens, qu'avec le pays, rappelant une vague « patrie », une appartenance.

Terre large donc, vaste : « waste », désolée aussi comme dans le poème de T. S. Eliot. « Landscape » fut peut-être aussi naturellement choisi pour sa valeur sonore, Land-scape, deux phonèmes percutants et d'une dureté certaine devant la fluidité de « paysage ». Jérémy Liron peint des éléments de notre monde contemporain et les choisit pour leur indétermination, leur étendue sans restriction référentielle, vaste.

Philippe Blanchon

Extrait catalogue « Landscape(s), 2005.



Bateau de la rivière

technique mixte, plâtre, bois, 17 x 10 x 8 cm environ - 2008.



L'invention de Morel

technique mixte, plâtre, bois, 45 x 35 x 35 cm environ - 2008.

« J'imaginai une bâtisse élégante et sans âge, blanc écaillé comme les villas de mer, balustres. Vide comme les bunkers ou vieux forts en ruine qu'on allait visiter sur les plages, ouverte aux vents, du sable au sol. Une gloire passée, les heures claires d'un début de siècle. Alors j'ai bricolé en plâtre cette image impossible. J'ai découpé et collé hier un socle en contreplaqué, j'ai rectifié les joints à l'enduit. Ce matin j'ai poncé et peint, j'ai posé la petite chose pâle, ses énormes responsabilités. »

Jérémy Liron, 2008

Note d'intention, Jérémy LIRON

Préparer une présentation de votre travail est toujours l'occasion de vous expliquer, remontant les prémices d'une œuvre en formation. Toute conscience est rétrospective et c'est bien la seule manière que j'ai trouvée pour avancer quelque peu dans ce qui semble à la fois se poursuivre et se déplacer continuellement sous la pression de nos attachements confus à des détails : tel petit pan de mur au détour d'un bloc qui vous évoquera Vermeer, ces rapports variés qu'entretiennent les bâtiments et le sol, un ciel comme une découpe de zinc, une fenêtre blanche qui semble regarder plus loin, ailleurs (regards aveugles). La géométrie sous-jacente des choses, la juste distance d'un regard, les volumes dans la lumière, la pression de l'indicible qui veut se dire.

Artiste plasticien, je suis né en 1980 à Marseille. Après un bac littéraire option art j'entre aux Beaux-arts de Toulon pour y obtenir un DNAP avec mention. Je poursuis par le cycle supérieur aux Beaux-arts de Paris et obtiens le DNSAP en 2005. Je décide ensuite de compléter ma formation en l'orientant vers l'enseignement, m'inscrivant en fac afin de préparer les concours du CAPES et de l'Agrégation que je valide tout deux en 2007. Ce parcours en apparence simple et linéaire s'émaille en vérité des quelques activités connexes que sont les expositions, publications et résidences d'artistes. Turbulences dans le sillage. Après une courte collaboration avec la galerie Leroy-Terquem à Paris qui organise en 2005 ma première exposition personnelle, je présente avec la galerie Isabelle Gounod début 2006 ce qui devra être le début d'un grand projet intitulé « landscape(s) ». Ce projet se présente assez vite comme une réflexion du visible. Le communiqué de presse de l'époque dit : « renouant avec l'héritage de la tradition picturale classique, celui de la technique, celui du sujet (Rembrandt, Morandi, Hopper...), Jérémy Liron le revisite pour s'en éloigner peu à peu et laisser place à ce qu'il vit comme un road movie. Sur les traces de Luigi Ghirri, Bustamante ou Stephen Shore... » et en effet il s'agit pour moi de me positionner dans la création ambiante par rapport à cet héritage d'une « réalité esthétique sans cesse en mouvement qu'il ne faut [j'en suis persuadé] en aucun cas capturer mais dont il faut au contraire épouser la courbe » (1).

La série « landscape(s) » est née à l'occasion de déplacements en train en banlieue parisienne lors desquels devaient me marquer ce défilement presque cinématographique des paysages à travers les vitres et le surgissement d'architectures collectives dans les prémisses de campagnes, ces territoires transitoires que sont les périphéries urbaines. Je prenais des photos. Il ne m'intéressait pas tant de produire alors des peintures au réalisme photographique que des objets picturaux questionnant le regard et la peinture par l'apport de la vision photographique. Dès lors mes productions prirent la forme de tableaux carrés rigoureusement composés et recouverts de plexiglas. Il m'importait de proposer un « objet plastique » à mi-chemin entre la tradition picturale et les nouvelles technologies, des « carrés photographiques où chaque composition est d'abord l'élaboration d'effets de réel » (2) dont la standardisation, disons la systématique, développe des séquences à la manière de photogrammes d'un film dont le montage serait sans cesse à réinventer.

J'écrivais à l'époque : « si je me suis intéressé au paysage notamment, c'est que ces étendues me faisaient l'effet proche de celui de la contemplation d'un tableau ou d'une œuvre d'art en général : le sentiment que l'on n'y voit rien, que s'insinue une forme particulière de solitude, la mise en évidence d'une posture, d'une attitude qui évide de tout contenu, de tout sens le paysage et le regard qui le prend pour objet ».

Philippe Blanchon note à ce propos le « reflet sensible » obtenu par le plexiglas et qui, dans ces paysages désertés, vous renvoie votre propre image. Pas de scènes, de personnages, pas d'anecdote. Ainsi, le projet se développe dès ces moments comme une litanie, je parle encore de « l'inconsistance ou l'indétermination du sujet abstrait de toutes circonstances et de toute action, la qualité particulière de ces images qui, à la manière d'un journal intime, ne portent sur rien, ne parlent d'autre chose au fond, que du caractère successif de l'existence. »

Chaque tableau est titré « paysage n°... » de 1 à l'infini et cela nous mène dans une logique de l'épuisement proche de la démarche d'un Roman Opalka. Je suis marqué par cette impression de ne pouvoir saisir le monde en son entier et ainsi être voué à en parcourir l'étendue, accumuler les fragments. C'est une logique de la marche, de l'errance. Et l'on peut signaler à ce propos le livre éponyme de Raymond Depardon, la quête de soi, peut-être de l'amour d'une femme ou le puit que l'on creuse en direction de son enfance, par le voyage.

Ce projet alors se développe inlassablement et j'ai été heureux qu'un jour, je ne sais plus à quelle occasion, on compare ma position à celle d'un Morandi. C'est une proximité que j'affectionne. J'aimerais la même distance sur les choses, cet acharnement, comme celui d'un Denis Laget. Sa métaphysique particulière me fait penser à un passage de Michelet où il évoque comme un regard sur l'étendue inerte peut révéler une vie grouillante insoupçonnée. Bien sûr de Morandi je n'ai pas la parfaite immobilité, plutôt une errance comme celle des surréalistes ou plus tard des situationnistes et un prélèvement qui peut évoquer les Bescher. Dans cette logique de journal à laquelle je faisais référence précédemment il y a cette idée de variation dans la continuité qui m'interroge inlassablement et qui induit une évolution constante de la peinture, son enrichissement au sein d'un cadre imposé et pourrait-on dire, son ressassement. Comme lors d'expériences scientifiques quelques paramètres doivent demeurer afin de mettre en évidence un surgissement infime. Eprouver.

Si je photographie fréquemment les sujets que je peins il ne faut pas pour autant supposer une volonté documentaire de mon travail. Bien sûr, et ce fut surtout vrai au tout début de mon investigation, il y avait la revendication d'une réalité occultée ou dépréciée, et montrer à travers quelques images prégnantes les grands ensembles de la reconstruction, les zones périphériques de proche banlieue, pouvait prendre une tournure sociale. Il ne s'agit pas de dénoncer, mais d'énoncer une réalité. Michel Nuridsany l'aura justement noté : « Jérémy Liron aime Malevitch, Mondrian, Brice Marden, Ellsworth Kelly. On ne s'en douterait pas en voyant ces toiles indubitablement figuratives. Sauf si l'on a en mémoire les textes neutres et précis de l'auteur du « Savon », Francis Ponge. La façon de Ponge et de Liron de rendre abstrait le figuratif est la même... Pas plus que Ponge, Liron ne prend parti. Sec (malgré ses coulures), objectif et bref, son art n'est pas fait de descriptions mais notations. ». (3)

Disons que j'apprécie aussi contre toute apparence une peinture qui n'est pas figurative et je pourrais citer avec ferveur Per Kierkeby comme Sean Scully, que dans le regard, par ailleurs, m'intéresse la construction, la composition toute géométrique. Et en ce qui est de Ponge, j'ai longtemps ruminé autour de sa poétique ramassée de l'épuisement. Bref. Simplement, naïvement je peut dire, je trouvais beaux ces « volumes dans la lumière » pour reprendre la phrase de Le Corbusier. Les tours étaient pour moi comme les cathédrales humbles de notre modernité comme les silos de la grande industrie pour Walter Gropius auraient été nos pyramides d'Egypte. Et ces affinités avec la démarche de Hopper, Sheeler ou Demuth m'incita à user du terme anglais de « landscape » pour définir ce projet, en écho à cet intérêt porté au paysage moderne par ceux que l'on appela les précisionnistes outre atlantique.

Je photographiais et tentais de retranscrire un « sentiment de présence » ce que nota François Bon. Ici on pourrait relire le poème « 5 » de William Carlos Williams. (Je pourrais reprendre à mon compte la phrase de Hopper : « Peut-être ne suis-je pas très humain. Mon désir consistait à peindre de la lumière du soleil sur le mur d'une maison » et ça peut sembler très bête cette manière de se confronter au réel : bête comme un vrai peintre quoi qu'en dise Duchamp). De plus, pour atteindre à cet « effet de réel » il n'est pas rare que je retravaille mes prélèvements d'abord de l'œil, puis via photoshop, accentuant la géométrie sous-jacente des choses « abstraites parce que conçues »(2), composant. Il m'est arrivé de prélever une image d'un film, d'accentuer cette présence des volumes par la mythologie des images, tout le poids que porte la villa Malaparte filmée par Godard, photographiée en écho par Gunther Förg notamment. Et ceci dit la différence qu'il pourrait y avoir avec la démarche apparemment proche d'Yves Belorgey par exemple.

Je ne me préoccupe pas de recenser un patrimoine architectural, cette donnée est induite, j'en ai l'impression, avec d'autres, par le fait de porter un regard actif sur notre monde, je cherche plutôt une voix. Et, comme l'écrit Koltès, dire « des lieux du monde ».

Je prépare actuellement deux nouvelles exposition personnelles pour janvier et mars 2008. Depuis un an la référence est devenue plus balnéaire (certainement en écho à mes origines méditerranéennes) et c'est par cette manière spéciale qu'ont les architectures modernistes d'exister, leur élan, que je continue de questionner mon rapport à l'espace et au temps, à l'image, et ce faisant, à l'art. Les bâtiments blancs portent en eux une saveur d'utopie échouée, quelque chose d'un grand rêve, qui continue le dilatoire de ce grand projet landscape(s). Je le disais ailleurs : « Car, au fond, ces formesanches dont les volumes émergent à travers quelques pins ne sont qu'un peu d'utopie, de désir, la revendication d'un rêve. Comme au cinéma la durée d'un plan. C'est la manière d'une mythologie, sa façon d'être présente non pas comme discours mais comme silence, comme matière. A chaque fois pour moi ainsi renouvelée l'expression d'une *possibilité*, c'est-à-dire le réel advenu qui glisse en image vers le passé. Ne passe-t-on pas la majeure partie de son temps à inventer par petites parcelles les souvenirs exacts de ce qui ne cesse de continuellement nous échapper. » Il faudra que je relise de Gracq « la presque île » à ce sujet de « dilatoire », sans doute que je visionne également le film de Tanner « dans la ville blanche », cette emprunt à Cortazar au sujet de l'axolotl, animal semblant mettre continuellement en suspend l'espace et le temps.

Toutes ces thématiques sont des choses qui me nourrissent, me permettent d'aborder le monde, de trouver ma juste place face aux choses.

Comme je donnais à mon colocataire ces quelques explications qu'il m'en désigne les obscurités et les coquilles éventuelles, il me demanda simplement si j'avais lu « l'invention de Morel ». Indication qui m'étonna de sa part d'autant que si j'avais bien lu la nouvelle de Bioy Casares, je n'y avais jamais fait référence. Alors qu'en effet il y a quelque chose de ce vertige des images tragiques tournant en vide une réalité depuis longtemps balayée qui me semble extrêmement proche de ce qui m'obsède profondément. La thématique de l'image est, avec le mystère de l'incarnation, induite dans la peinture. « L'invention de Morel », ce monde étrange et fascinant qui semble tourner ad libitum en retrait de l'autre, ce serait un superbe projet d'expo.

Jérémy LIRON, 2007

(1). Philippe Blanchon, extrait de la préface au catalogue « Landscape(s) », 2005.

(2). Repris par Alain Bouaziz pour le catalogue de l'exposition Urbanité au Centre d'art Aponia, Villiers-sur-Marne, 2007.

(3). Michel Nuridsany, catalogue exposition « Première vue », 2006.

Jérémy LIRON

Né en 1980 à Marseille, France.
Vit et travaille à Lyon.

EXPOSITIONS PERSONNELLES

En préparation pour 2008 / 2009 :

- *Résidence Le Collombier à Cunlhat*
- *La Source, La Guéroulde*

- 2008 - « Exposition de Noël », Le Magasin, Grenoble
- Galerie Isabelle Gounod, Boulogne-Billancourt, 14 mars -3 mai.
- Orangerie du Château de La Louvière, Montluçon, 4 janvier – 10 février.
- 2008 - Galerie Isabelle Gounod, Boulogne-Billancourt, 14 mars -3 mai.
- Orangerie du Château de La Louvière, Montluçon, 4 janvier - 10 février.
- 2007 - « Portes ouvertes atelier », Résidence Shakers, Montluçon.
- « Festival ici et demain » de la Mairie de Paris, Galerie Crous Beaux-Arts, Paris.
- « Jérémy Liron, exposition virtuelle », galerieserrano.com.
- « Landscape(s) », Galerie Isabelle Gounod, Boulogne-Billancourt.
- 2005 - « Le quotidien transfiguré », Galerie Leroy-Terquem, Paris.

EXPOSITIONS COLLECTIVES

- 2007 - « Exposition de Noël », Le Magasin, Grenoble.
- Docks Art Fair-07, 1^{ère} édition, Galerie Isabelle Gounod, Lyon.
- « Urbanité », Centre d'art Aponia, Villiers-sur-Marne.
- Flipbooks, votre pouce fait son cinéma », Cordel – Maison des Jeunes et de la Culture, Rennes.
- « Découvertes », 52^{ème} Salon de Montrouge.
- « Papiers d'atelier », Galerie Isabelle Gounod, Boulogne-Billancourt.
- 2006 - « Novembre à Vitry », Galerie Municipale, Vitry-sur-Seine.
- « Grd. Prx. St-Grégoire », Centre de la Forge, Saint-Grégoire.
- « Première Vue - 5ème édition », exposition coll., Commissaire Michel Nuridsany, Passage de Retz, Paris.
- « La Grande Vie », Ensba, Paris.
- « L'éphémère, le fugitif, le multiple », 51ème Salon de Montrouge.
- 2005 - « Monte dans la voiture, on se casse », Ensba, Paris.
- Vente « 100 artistes », Commissaires Ader/K. J. Créa, Hôtel Drouot, Paris.
- « Portes ouvertes », Atelier J. M. Bustamante, Ensba – Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, Paris.
- « Some still feeds the animals », Cabinet Yulzari Archy, Paris.
- 2004 - « Portes ouvertes », Ensba – Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, Commissaire Patrick Corillon, Paris.
- 2003 - Lacordaire, Marseille.
- UPV, Toulon.
- Festival des Talents, Lagarde.
- Forum du Casino, Hyères.
- Zénith - Oméga Live, Toulon.
- 2002 - Festival Sunslice, Toulon.
- Lacordaire, Marseille.
- La Tour Blanche, Toulon.
- Festival du Phare, Toulon.
- 2001 - Lacordaire, Marseille.
- 2000 - Lacordaire, Marseille.
- BNP, Toulon.
- 1998 - Galerie A Priori, Toulon.

ECRITS

Préface catalogue Florent Lamouroux, « T4-18 » exposition l'Orangerie de la Louvière, Montluçon, 2007.

Collabore à la Revue "Semaines" depuis 2006, (*J. Meese, M. Miracle, interview J. M. Bustamante, Collection Perlstein à la Maison Rouge, C. Rebet, M. Rosier, F. Verschaere, G. Forg, S. Stokvis, T. Sachs, G. Barbier, T. Dean, J.M. Alberola*).

LIVRES D'ARTISTE

« Minuscules », Flip-book, Editions FLBLB, Poitiers, 2007. (Lauréat du concours organisé par la Galerie LENDROIT à Rennes.

« Landscape(s) », Ph. Blanchon, 2007.

BIBLIOGRAPHIE

- Philippe Dagen, préface catalogue exposition L'orangerie de la Louvière/ Shakers, Montluçon, 2008.
- Alain Bouaziz, catalogue exposition « Urbanité », Centre d'art Aponia, 2007.
- François Bon, Les Beaux-arts toutes portes ouvertes, 2006.
- M. Nuridsany, catalogue exposition « Première vue », 2006.
- Philippe Dagen, Le Monde 1er juin 2006.
- M. Touchard, Univart, 2006.
- Philippe Blanchon, catalogue exposition « Landscape(s) », 2005.
- Bohème Magazine, 2005.
- Le Miroir de l'Art, N.C., 2005.
- F. Vecchi-Muller, Métropole, 2003.

FORMATION / INTERVENTIONS

2007 Diplômé de l'Agrégation et du CAPES Arts Plastiques - Paris.

2005 Diplômé DNSEP de l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris – Ensba.

2003 Diplôme DNAP, Toulon.

- Critique pour les éditions Analogues/Semaines, Arles, 2006.
- Membre du jury aux admissions à l'Ensba, Paris, 2006.
- Assistant Galeriste à la Galerie Leroy-Terquem, Paris, 2005.
- Responsable Arts Plastiques, Association Testart, Toulon, 2001/2003.
- Assistant stages enfants, Atelier A Priori, Toulon, 1998.



• Les artistes de la galerie

Michel ALEXIS	Thomas LÉON
Dominique ANGEL	Jérémy LIRON
Antea ARIZANOVIC	Slimane RAÏS
Martin BRUNEAU	Joël RIFF
Julien des MONSTIERS	Eric RONDEPIERRE
Lucie DUVAL	Mathieu ROUGET
Alexandre d'HUY	Michaële-Andrea SCHATT
Eric LA CASA	Wilson TROUVÉ
Florent LAMOUREUX	

• Programmation / Saison 2007- 2008

- **DOCKS ART FAIR / 17-23 septembre, Lyon 2007,**
Slimane RAÏS (solo show).
- **Antea ARIZANOVIC**
« Identification »
5 oct. – 10 nov. 2007.
- **Martin BRUNEAU**
16 nov. 2007 – 5 janvier 2008.
- **Dominique ANGEL**
18 janvier – 1^{er} mars 2008.
- **Jérémy LIRON**
14 mars – 3 mai 2008.
- **Thomas LÉON, Florent LAMOUREUX, Eric LA CASA**
17 mai – 19 juillet 2008
- **Martin BRUNEAU**
octobre 2008
- **Lucie DUVAL**
novembre 2008
- **Michaële-Andrea SCHATT**
décembre 2008 – janvier 2009



• Actualités des artistes

- Dominique ANGEL**
- Galerie de l'Aître St. Maclou, Ecole des Beaux-Arts, Rouen. 17 janvier- 28 février 2008
 - Biennale d'art contemporain « La Manif' d'art » de Québec, (La Rencontre). 1^{er} mai - 15 juin 2008
- Antea ARIZANOVIC**
- « Struggle », The Museum collection of the City Museum of Ljubljana, Slovénie. 20 mars – 31 mars 2008
 - Centre d'Art Contemporain de Celje/Likovni Salon, comm. Nevenka Sivavec, Slovénie. 24 avril – 20 mai 2008
- Martin BRUNEAU**
- « Boutique à l'atelier », Le Petit Jaunais, Nantes. 28 – 31 mars
 - Galerie Vulkan, Mayence. 4 juin - 4 juillet 2008
 - Association Plus_C.R.A.N.E, Milléry. 14 juin - 14 juillet 2008
 - Abbaye de Maubuisson. 20 - 21 septembre (Les Journées du Patrimoine), exposition du 1er octobre au 5 novembre 2008
- Eric LA CASA**
- Concerts à Cape Town, et à Johannesburg (Afrique du Sud) avec Philip Samartzis, festival « Fear of the Known ». Mars 2008
 - « De la dilatation du paysage », radio Resonance 104.4 fm. Comm. Martin Williams (séries « All day everyday »). 19 mars (5h45)
- Thomas LÉON**
Résidence
Colloque
- Soirée Synapse, Ecole des Beaux-Arts de Rueil-Malmaison. Mai 2008
 - Ecole des Beaux-Arts de Rueil-Malmaison. Avril 2008
 - Intervention à « Création numérique et programmation », Ecole des Beaux-Arts de Lyon. 14 - 15 mars 2008
- Jérémy LIRON**
Résidences
- "Exposition de Noël", Le Magasin, Grenoble. 22 décembre - 06 janvier 2008
 - Le Collombier, Cunlhat, 2008/09
 - La Source, La Guéroulde, avril/juin 2008
- Slimane RAÏS**
- Exposition personnelle Chapelle du Clos des Capucins à Meylan, Comm. Karim Ghaddab. Printemps 2008,
 - "Slimane Raïs, plasticien de la matière humaine", Centre Culturel Français, Alger. 7 février - 6 mars 2008
- Joël RIFF**
- Conférence : « Être curieux : du devoir à l'œuvre », Galerie Edouard Manet, Gennevilliers. Mercredi 26 mars, 20 h
- Wilson TROUVÉ**
- Galerie Porte Avion, Marseille. 24 janvier - 15 mars 2008
 - « My Space », Ecole des Beaux-Arts de Rennes. 6 - 28 mars 2008
 - « Champs d'expériences » (L'art comme expérience), Centre Régional d'Art Contemporain, Le 19, Montbéliard. 2 février - 6 avril 2008